

Cette nouvelle rubrique est destinée à tous les pères qui souhaitent raconter leur histoire personnelle et, en témoignant ainsi de leurs parcours, encourager tous les autres qui vivent des histoires difficiles

** Prénoms fictifs*

Mon histoire commence en 1994 avec mon mariage. Journée merveilleuse, deux jeunes personnes s'aiment et désirent s'unir pour la vie en présence de la famille, des proches et des amis. Suite logique du mariage civil fait devant l'Officier d'Etat Civil de Sion deux mois plus tôt.

Nous avons vécu simplement, en faisant le minimum de bruit. Puis en octobre 1995 vient la naissance de notre fille Noémie *, une journée mémorable que je ne suis pas prêt d'oublier non plus. En 1998 mon épouse tombe à nouveau enceinte mais fait une fausse-couche, ce qui laisse quelques meurtrissures morales. Fin 1999, après une grossesse difficile arrive Joël *. Nous voici une petite famille comblée que rien ne pourra ébranler.

Quelques semaines plus tard, le petit Joël pleure nuit et jour, sans que ses parents ni le pédiatre ne sachent à quoi en attribuer la cause. Mon épouse s'épuise et se sent impuissante face aux pleurs incessants de notre enfant. Le pédiatre décide d'hospitaliser notre fils pour trouver la raison de ses pleurs et laisser se reposer la maman. Joël n'avait que des remontées acides et tout rentra rapidement dans l'ordre, du moins pour lui... Mon épouse, qui s'entête à lui donner le sein et qui a fait continuellement les trajets pour aller à l'hôpital, est au bout du rouleau. Les pédiatres de l'hôpital de Sion refusent de laisser sortir notre enfant. Les entretiens avec les médecins se multiplient afin d'essayer de trouver une solution pour que mon épouse retrouve sa sérénité, en vain. Finalement, notre fils a pu sortir pour les fêtes de fin d'année, du vendredi 24 au samedi 25 décembre au soir. Mon épouse était très angoissée, et après une première journée calme, tout s'est très vite dégradé au matin du 25. Joël s'est mis à nouveau à pleurer et mon épouse plus angoissée que jamais, s'est mise à pleurer aussi. Elle demande à être hospitalisée pour une dépression du post-partum. Belle Fête de Noël ! La maman et le bébé à l'hôpital ! Notre fille, alors âgée de 4 ans, encaisse le coup tant bien que mal et ne montre qu'un peu d'incompréhension et de tristesse.

Début 2000, le psychiatre recommande un internement pour mon épouse dans un hôpital psychiatrique, je refuse catégoriquement. Je trouve un compromis en plaçant la maman et les deux enfants chez mes beaux-parents. Tout le monde me félicite pour ce choix.

Malheureusement, après 3 jours, c'est mon épouse qui demande à être hospitalisée à l'Hôpital Psychiatrique de Malévoz. Toujours réticent, je me résigne. Une semaine plus tard, notre fils la rejoint mais mon épouse ne pouvant s'en occuper, il retourne rapidement chez mes beaux-parents. Je m'organise pour lui rendre visite chaque fois que cela m'est autorisé, compte tenu de ses nombreuses fugues. Durant les semaines qui suivent l'hôpital s'organise pour que ma femme puisse accueillir à nouveau le bébé en lui ménageant les nuits. Elle passe ses week-ends parfois avec moi, parfois avec notre fille. Je ne vous explique pas le déchirement que vivait notre fille en laissant sa maman retourner à l'hôpital. Je l'ai surprise à maintes reprises dire que depuis que son frère était né, on n'était plus vraiment une famille. Il a fallu du temps, beaucoup de dialogue et l'aide de l'Office de la Protection de l'Enfance pour qu'elle cesse de raconter cela.

L'hospitalisation de mon épouse a duré six mois. Et il a fallu encore plus d'un an pour que les enfants et moi-même retrouvions une maman et une épouse digne de ce nom.

Les trajets, les horaires irréguliers et les soucis m'ont laissé une fatigue tenace, mais raisonnant en homme, je me suis dit que ça allait passer. Puis des tensions sont venues au sein du couple. Mon épouse voulait de plus en plus sortir pour se « changer les idées ». Rapidement j'ai senti que j'étais en train de perdre mon épouse. Un jour je découvre que mon épouse avait donné ses coordonnées via le net à des correspondants. Nous décidons d'aller voir un conseiller conjugal.

Mais ma santé psychique se détériorait et mon médecin me prescrivait des médicaments. En février 2002, aux vacances de Carnaval, ayant trop présumé de mes forces, je me retrouve épuisé. Je n'arrivais plus à

marcher, toutes mes articulations me faisaient mal. Mon médecin décide qu'à mon tour je sois hospitalisé à Malévoz. Inutile de vous dire que cela ne m'a pas enchanté.

Pour mes parents aussi, c'est le choc, d'autant plus que ma mère venait de perdre l'un après l'autre ses deux parents. Le lendemain, mon épouse m'amène à Monthey et mes parents viennent garder les enfants.

Durant cette hospitalisation, mon épouse et mes enfants sont venus régulièrement me rendre visite. Tout comme mes beaux parents qui m'ont dit que j'avais pris la bonne résolution en me faisant soigner. Lors de mon premier week-end de sortie, attendu et redouté à la fois car m'obligeant à sortir de ce milieu protégé, mon épouse me dit qu'elle a prévu de sortir avec des amies et qu'elle ne viendra que le soir ??? J'accepte en lui disant que ça allait sûrement lui faire du bien.

Quand nous arrivons à la maison, elle m'annonce qu'elle n'a plus de sentiments pour moi... Je n'en crois pas mes oreilles Elle part, me laisse seul avec les enfants, revient, m'aide à mettre les enfants au lit, repart, me laisse à nouveau seul, revient et me dit qu'elle dort sur le canapé. Je me croyais dans un cauchemar, je n'arrivais pas à comprendre tous ces changements, du jour au lendemain.

Le lendemain matin, je demande à retourner à l'hôpital. Mon épouse s'explique avec le personnel infirmier et repart sans un mot. J'ai droit à divers entretiens avec les infirmiers et le lendemain, le médecin, informé de la situation convoque mon épouse pour un entretien. Entre-temps, j'essaie de joindre mon épouse au téléphone qu'elle me bouclait à chaque fois au nez. Pas évident de se regarder en face, quand on agit avec une bassesse extrême. Une fois pourtant, elle me dit d'un ton sec, furax, qu'elle s'était renseignée auprès d'un copain de classe, avocat, qu'on pouvait se divorcer à l'amiable en trois mois et qu'elle ne venait à la convocation du médecin que si je signalais une autorisation de divorcer. Ma réponse a été déterminante quant à l'évolution de notre séparation. Je lui ai dit qu'il fallait d'abord me laisser sortir de l'hôpital et que de toute façon je ne signalais aucune autorisation.

A partir de ce moment, notre relation s'est fortement dégradée. Il n'y avait plus aucun dialogue entre nous. A la convocation des médecins, elle n'est restée que trois minutes et est partie en claquant la porte. Une infirmière qui la connaissait bien puisque elle l'avait soignée, m'a dit qu'elle ne l'avait jamais vue comme cela. Mon épouse n'est venue qu'une seule fois avec les enfants, qu'elle a laissée au personnel infirmier, heureusement mes parents sont venus souvent avec eux. Ils ont ainsi laissé à mon épouse une grande liberté et c'est peu dire....

Je sors après un peu plus d'un mois, le médecin m'annonce qu'au vue de la situation de mon épouse elle allait avertir la chambre pupillaire. Ce qui fut fait.

Comme mon épouse gardait notre voiture, ce sont mes parents qui sont venus me chercher. J'avais l'ultime conviction que toute ma petite famille n'était plus à la maison. L'appartement se trouvait effectivement à moitié vidé et dans un délabrement indescriptible, même des pilleurs ne l'auraient pas laissés dans un tel état. Tout était loin, sauf les meubles lourds et indémontables.

Nous avons passé à l'école de ma fille mais elle n'y était pas. Je devais, en accord avec mon avocat, récupérer ma voiture. Mon seul moyen était de me rendre à la danse en début d'après-midi. Je rencontre ma fille et mon épouse, je leur dis bonjour et je reprends la voiture que ma femme avait «pliée» peu de temps auparavant.

J'ai appris par mon avocat, que ce jour là, elle était partie se réfugier à la police avec ma fille en se plaignant que je l'avais menacée. Depuis quand le fait de dire bonjour aux gens représente une menace ?

Ensuite les échanges de courrier entre avocats n'ont pas été de tout repos. Mon épouse me faisait passer pour un fou violent et de ce fait avait peur pour son intégrité. Il suffit d'écouter les messages sur le répondeur téléphonique de la maison pour se rendre compte et juger des activités de mon épouse. Un nombre effarant de messages d'hommes, tous plus explicites les uns que les autres..... Intégrité dit-elle ?

Le jugement de séparation intervient 12 jours seulement après ma sortie d'hôpital. Une enquête sociale tant de mon côté que du côté de mon épouse, a été demandée par le juge. Cette enquête est effectuée par l'Office cantonal pour la Protection de l'Enfance (OPE). Je pensais être tombé sur une assistante sociale compétente, je déchant vite. Le rapport est truffé de fautes (téléphone, date de naissance de ma fille,

adresse ...). J'ai même reçu une convocation pour une date qui était déjà passée. Quant au contenu, on y parle beaucoup de Madame, pour Monsieur cela tient en quelques lignes. Toutefois une phrase bienvenue: «la fille Noémie aime bien aller chez son papa...» Tiens donc, cela rendrait-il caduc toutes les allégations de mon épouse ? Pfff....foutaise.....

Les premiers temps nos relations sont restées très tendues, tout m'était reproché, on me dénigrait systématiquement. Puis petit à petit cela s'est amélioré, mais avec beaucoup de temps. Il a fallu montrer à mon épouse que si durant mon hospitalisation elle a pu profiter et faire ce qu'elle voulait, dès mon retour elle a du composer à nouveau avec moi. Et fidèle à ma tradition, je plie mais ne rompt pas...

Aujourd'hui, nous arrivons à un minimum de dialogue. En cette année 2004, j'ai pu faire les plans des vacances et des droits de visite qui ont été acceptés sans difficulté et moyennant quelques menus changements.

Conclusion

Il ne faut jamais baisser les bras, persévérer et croire jusqu'au bout que ce que l'on fait, on le fait dans l'intérêt des enfants. Le jour venu, mes enfants me rendront la monnaie de ma pièce. C'est pour eux que je me suis battu et je ne regrette rien.